

Permanance de la lange arabe et ses problèmes actuels

par Mongi Sayadi

L'arabe n'est pas seulement la langue liturgique de l'Islam, la langue religieuse de quelque sept cent millions de musulmans ; c'est aussi une langue de civilisation qui a transmis à l'Occident une partie du patrimoine grec et qui, aux heures glorieuses de l'empire arabe, a exprimé avec un rare bonheur les besoins religieux, scientifiques et culturels de l'époque. Après le morcellement de cet empire, l'indépendance de la Perse, la « reconquista » de l'Espagne et l'avènement des Ottomans, l'arabe devint pour ces pays une langue de culture, à l'instar du latin dans les pays occidentaux. Cependant, avec l'affaiblissement du monde arabe et son assujettissement progressif à l'Europe, l'arabe se détériora et fut envahi par des tournures et des termes étrangers. Mais la « Renaissance » de la civilisation arabe (XIX^e siècle) s'accompagna d'une renaissance linguistique. De nos jours, l'arabe aspire à devenir une langue internationale capable de rendre les idées et les choses que la civilisation contemporaine ne cesse d'apporter. Mais le poids du passé et de progrès prodigieux de la science et

de la technologie lui posent des problèmes ardues qu'il nous a semblé intéressant d'exposer dans cette étude.

L'ARABE, LANGUE DE CIVILISATION

L'arabe se distingue à la fois par sa continuité et son évolution perpétuelle. Cette langue prestigieuse dans laquelle le Coran a été révélé n'a cessé, comme toute chose vivante, de s'enrichir et de se renouveler durant les treize siècles qui se sont écoulés depuis la naissance de l'Islam. L'histoire de cette langue demeure solidaire de l'histoire du monde musulman. Il paraît donc indispensable, pour en comprendre l'évolution, de connaître dans ses grandes lignes l'histoire de l'Islam.

Rappelons brièvement que du VII^e siècle à la fin du IX^e siècle, l'Islam, né en Arabie, sort de son Cadre local, subjugue et convertit les peuples de l'Ancien Monde : la Mésopotamie et la Perse sont conquises (637-651) ainsi que les deux tiers des pays qui bordent la Méditerranée, la Sy-

rie (633-640), l'Égypte (653-645), l'Afrique du Nord (647-698) et l'Espagne (711-712). Les points du Croissant atteignent les plaines de Transoxiane (705-715) et les Pyrénées. Cet empire obéit au calife, maître unique du pouvoir spirituel et temporel. L'arabe devient l'organe d'expression de cet État puissant.

Mais à partir du Xe siècle, cet empire commence à se disloquer. Des pôles excentriques se créent en Asie, en Afrique du Nord, en Égypte (Califat fatimide) et en Espagne (Califat omeyyade). Si en Perse, le persan se substitue à l'arabe, celui-ci demeure pour les autres régions un instrument intellectuel et un facteur d'unité.

Dès leurs premiers contacts avec les pays conquis, les Arabes avaient entrepris d'assouplir et d'enrichir leur langue. La nécessité de créer un vocabulaire adapté aux besoins des sciences de la théologie d'une part, et de l'administration de l'autre, se fit d'abord sentir. Les lexicographes créèrent alors des néologismes ingénieux en exploitant les ressources de la morphologie et en employant les termes dans un sens métaphorique. Peu à peu, l'arabe devint un véhicule de la connaissance. En arabe furent rédigés des traités de droit, de théologie, de prosodie, d'histoire, de géographie, de médecine, d'astronomie, de musique, de géométrie, de mécanique, d'alchimie, etc. Au début du IXe siècle, sous l'égide du calife abbasside al-Ma'moun, des ouvrages indiens, persans et grecs furent traduits en arabe. C'est ce mouvement de traduction qui permettra à l'Occident de récupérer à l'époque des Scolastiques (XIIe et XIIIe siècles) des textes grecs perdus par ailleurs : œuvres d'Aristote et de Platon, œuvres analogues écrites par des philosophes grecs plus tardifs. Phénomène rare dans l'histoire : sans se mettre eux-mêmes à apprendre le grec, les philosophes musulmans étudièrent et commentèrent les ouvrages des auteurs grecs en se fondant uniquement sur des traductions et leurs erreurs s'expliquent par des erreurs de traduction.

À partir du XIIIe siècle commence le déclin des Arabes. Les califats s'écroulent. La Recon-

quête chrétienne arrache à l'Islam les provinces espagnoles où il avait brillé d'un vif éclat. La Syrie et l'Égypte sont envahies par les Croisés. Dès le XVe siècle, les Ottomans étendent leur domination sur le monde arabe où le turc devient la langue officielle. Pour la culture arabe commence alors une longue période de sommeil qui s'étend jusqu'au XIXe siècle. Au cours de ces siècles de léthargie, on ne produit plus d'œuvres originales mais on se contente d'imitations et de compilations. La prose est réduite aux arabesques du vocabulaire creux, aux jeux de mots stériles, aux rimes et aux sonorités. Le vernaculaire s'installe de plus en plus dans la langue. Cependant, l'arabe devient pour certains pays une langue de culture. L'Espagne, la Perse et la Turquie lui empruntent une masse de termes techniques et scientifiques. Jusqu'au XXe siècle, Turcs et Iraniens recourent à l'arabe pour créer des néologismes, même quand il s'agit d'exprimer des notions d'origine occidentale.

Entre-temps, le monde arabe connaît, dès le XIXe siècle, une « Nahda » (Renaissance) qui s'exprime à la fois par une affirmation passionnée de soi et un ardent désir d'imiter l'Occident. Face aux visées expansionnistes de l'Europe, les Arabes, tout en modernisant leurs pays, trouvent dans la langue le moyen d'affirmer une identité menacée. De nos jours l'arabe est considéré comme l'un des éléments constitutifs de la nation arabe. On comprend alors le souci des pays arabes de voir leur langue devenir une langue de travail aux organisations internationales. Mais dans quelle mesure cette langue est-elle adaptée aux besoins de l'époque moderne ? Il est vrai que les auteurs anciens avaient légué aux arabes des lexiques très riches où des mots de toutes catégories avaient été enregistrés, mais cet héritage est par endroits inactuel et gênant : redoutable synonymie (80 synonymes pour le miel, 200 pour l'oiseau, 500 pour le lion), termes vagues ou ambivalents (*salim* signifie malade et sain à la fois), vocables d'une autre époque qui se sont vidés de leur substance ou qui sont tombés dans l'oubli. Il fallait rajeunir cette langue

afin qu'elle puisse exprimer une sensibilité nouvelle et des notions modernes. Comme le révèle le Professeur Charles Pellat, les besoins en matière de vocabulaire étaient les suivants : termes concrets de la vie matérielle ; termes abstraits correspondant à des notions courantes en Occident (politique, administration, sentiments) ; termes techniques et scientifiques très spécialisés (médecine, industrie, enseignement supérieur).

Grâce aux efforts constants et ingénieux des lexicographes, des Académies, des traducteurs et des mass média, l'arabe a accompli un progrès prodigieux. Dans beaucoup de domaines, il est devenu une langue commune, normalisée (éducation, vie politique, etc.). L'arabe est de nouveau un réel instrument de culture et de contacts, une langue inter-arabe et pan-arabe qui permet à un Tunisien et à un Yéménite de se comprendre. Mais il faut reconnaître que cette langue fait encore face à de graves difficultés dont la solution requiert un travail en équipe et l'application rationnelle de méthodes scientifiques.

Ces difficultés sont notamment les suivantes :

1 - Problème de la diglossie

Comme on le sait, il existe un arabe littéral que comprennent tous les pays arabes, et un arabe dialectal qui varie d'un pays à l'autre. Or beaucoup de termes techniques ont une appellation officielle et une autre dialectale. Par bonheur, l'arabe littéral gagne de plus en plus de terrain sur l'arabe parlé.

Sur le plan de l'interprétation, l'arabe parlé peut poser de graves problèmes. Il suffit qu'un orateur soit ému pour qu'il s'exprime spontanément en dialecte, mettant ainsi dans l'embarras un interprète qui n'est pas de la même région que lui.

2 - Les «régionalismes»

Avant leur accès à l'indépendance, les pays arabes étaient plus ou moins séparés par des barrières politiques. Chaque pays a essayé d'établir une terminologie scientifique et technique

Il arrive que les néologismes adoptés dans un pays ne soient pas connus dans les autres pays ou revêtent un sens différent. C'est ainsi que **hâ-fila** signifie autobus en Afrique du Nord seulement. **Midya'** désigne un microphone au Liban et un récepteur de radio en Egypte. **Nadwa** est une conférence en Tunisie et un colloque ailleurs. **Automatisation** se traduit en Egypte par **âliyya** (littéralement : instrumentalisme, mathinisme), en Algérie par **talqâ'iyya** (le fait de faire une chose soi-même, sans être incité ni contraint par autrui et par extension fonctionnement automatique d'un ensemble productif) et ailleurs **automâtiyya**.

3 - Problème de l'emprunt

Les moyens d'information sont responsables de l'envahissement de l'arabe moderne par des termes étrangers. En effet, la presse et la radio doivent traduire tout de suite les dépêches d'agence, trouver instantanément et n'importe comment l'équivalent d'un mot étranger. On se contente parfois de «naturaliser» le terme étranger.

Dans certains cas, il s'agit d'un emprunt pur et simple ; **téléfoun**, **tilifision** ou **tilibijan**, etc. Dans d'autres cas, le terme étranger est adapté à la morphologie de l'arabe. En Afrique du Nord, **télévision** se dit **talfaza**. Quelquefois, on trouve au vocable étranger une étymologie arabe : techniques devient **tiqniyyât**, mot dérivé de **atqama** : s'acquitter avec intelligence et habileté de quelque chose. De même **Mâkîna** n'aurait pas pour origine **machina** mais dériverait du verbe **mak-kana** : permettre de faire telle ou telle chose !

4 - Le calque

Il y a «calque» quand un vocable ou une expression sont traduits en arabe de façon à conserver dans la traduction le caractère pittoresque ou imagé de la langue d'origine : les cadres (**itarât** en Algérie), monter sur les planches (**sa'ida alâ -l madar** en Tunisie), simulation (**muha-kat** en Egypte).

Il faut reconnaître que l'emprunt et le calque agacent les puristes d'autant plus qu'ils posent

de graves problèmes à l'arabe moderne. D'une part le terme emprunté peut revêtir un sens différent selon que l'orateur est de formation française ou anglaise (**drama** peut signifier **drame** mais aussi, comme en anglais, théâtre, art dramatique). De même, le calque embarrasse un lecteur qui ne sait pas la langue d'origine qui l'a inspiré. Que signifie **tashîlât** (facilités) pour un délégué de formation arabe ou française qui ignore qu'en américain **facilities** désigne toute installation ou construction utile (banque, bibliothèque, usine à gaz, hôpital, etc.) ? Souvent, la langue scientifique et technique confine au jargon et les termes ne sont compréhensibles pour un interprète ou un traducteur que s'il les connaît déjà. Ajoutons qu'on abuse parfois d'emprunts et de calques pour des raisons sociales telles que le snobisme, la formation occidentale de certains secteurs de la population, l'appartenance à une idéologie déterminée (langage de la mode, termes publicitaires, langage économique et politique). On comprend que les linguistes dénoncent l'envahissement de l'arabe par les emprunts et les calques. Mais ce phénomène risque de s'aggraver car les connaissances ne cessent d'évoluer alors que lecteurs, orateurs, interprètes et traducteurs ne disposent pas de dictionnaires et de lexiques qui enregistrent régulièrement les formes et les emplois qui entrent dans l'usage.

5 - Insuffisances des dictionnaires

Les lexicographes ont fait de leur mieux pour combler le fossé qui se creuse de plus en plus entre la langue et la civilisation. Pendant les vingt dernières années, d'importants dictionnaires et glossaires techniques ont été publiés. Mais bien souvent les linguistes et les lexicographes sont écrasés par le poids du passé. Ils retiennent l'acception primitive d'un terme même si l'usage l'a modifié. Les mots et les expressions tombés dans les oubliettes de l'archaïsme sont rarement sacrifiés. De même les lexicographes respectent trop les règles imposées par les grammairiens anciens. C'est ainsi que l'on se contente souvent de donner à un terme ancien une acception moderne (**barq** qui signifie en arabe classi-

que éclair désigne, par catachrèse, le télégraphe). A l'instar des anciens on construit aussi, sur des racines trilitères ou quadrilitères, grâce à des préfixes et à des suffixes des formes qui expriment toujours la même nuance par rapport à la racine. **hasada** (moissonner) est à l'origine de **mihsad** (moissonneuse). **Uqm** (stérilité) est la racine dont dérive **aqqama** (stériliser).

En plus de ces formes traditionnelles, il existe un autre procédé largement utilisé par les linguistes et les lexicographes modernes : la suffixation. A la fin d'un nom, on ajoute un suffixe qui lui donne un sens nouveau. **Ishtirak** (association, participation), pourvu du suffixe **yya** devient **ishtirakiyya** : socialisme.

En revanche, on évite, comme les anciens, la préfixation. C'est ainsi que les préfixes privatifs n'existent que dans des cas rarissimes. Chaque fois qu'un terme étranger commence par un préfixe comme **in**, **de**, **non**, on doit exprimer la négation par des formules très longues, ce qui fait perdre un temps précieux à l'interprète et alourdit le style du traducteur. En voici des exemples : inapplicable est traduit par le dictionnaire al-Mawrid de la façon suivante : **Ghayr qâbil li-l tatbiq** (qui ne se prête pas à l'application). **Apatrie** est selon le Dictionnaire pratique de Youssef Chlala : **man lâ ginsiyyata lahu** (celui qui n'a pas de nationalité).

De même, sous l'influence des anciens, les lexicographes évitent un autre procédé de formation des mots : la composition. (Relevons que ce procédé est largement exploité en persan : **ru-nâme** : journal ; **ist-gâh** : gare, etc.).

On peut reprocher également aux lexicographes arabes d'avoir peu exploité une source intarissable : les reprises. Comme nous l'avons déjà dit l'espagnol comprend beaucoup de termes techniques arabes. De même, les Turcs et les Iraniens ont créé, jusqu'à la première guerre mondiale, une masse de termes techniques et scientifiques construits sur l'arabe. Lorsque les pays arabes faisaient partie de l'Empire ottoman, ils

reprenaient au turc des termes politiques, administratifs et militaires (*gumhuriyya* : république ; *wataniyya* : patriotisme ; *hakimdar* : gouverneur ; *amiralay* : brigadier). Mais cette mine féconde est actuellement peu exploitée

6 - Les mots savants proposés par les Académies

On a souvent critiqué les Académies. Pour tant leur œuvre n'a pas été vaine. Elles sont parvenues à remettre en usage des mots en voie de disparition. Elles ont émondé la langue et conservé dans une certaine mesure ses traditions. Elles ont créé dernièrement un Comité chargé de coordonner leurs travaux. Elles publient régulièrement des listes de termes nouveaux destinés à remplacer les mots étrangers ou dialectaux en usage. Mais il faut reconnaître que l'œuvre d'une Académie est forcément lente. En 1936, le Président de l'Académie de Damas, Abdul Qâdir al-Maghribi a déclaré que cet organisme a dénombré dans un dictionnaire technique étranger 42.000 termes dont les quatre-cinquièmes étaient des néologismes sans correspondant en arabe classique. « Est-il du pouvoir d'une Académie de nous traduire le dixième seulement de ces termes en l'espace de dix ans ? » se demanda-t-il.

Par ailleurs, la Ligue des Etats Arabes a créé un Bureau permanent d'arabisation qui a publié des lexiques très valables. Mais il va de soi que les travaux des Académies et du Bureau d'arabisation ont besoin du concours des grands moyens d'information pour être connus et utilisés car seul l'usage impose les termes.

L'ARABE DANS LES ORGANISATIONS INTERNATIONALES

Depuis quelques années, l'arabe est devenu une langue de travail de l'OIT, de l'UNESCO, de la FAO et tout récemment de l'OMS. Conscientes que le problème principal qui se pose aux interprètes et aux traducteurs est celui du vocabulaire, la FAO et l'UNESCO ont élaboré des glossaires qui sont constamment mis à jour. Des stages ont été organisés par l'UNESCO pour le recyclage

des interprètes arabes. Dans leurs publications, les deux organisations veillent à utiliser la terminologie qu'elles ont établie afin d'aboutir, à la longue, à un usage codifié de la langue.

D'une manière générale, interprètes et traducteurs ne trouvent aucune difficulté à exprimer des notions déjà connues car ils utilisent à bon escient les termes plus ou moins consacrés par l'usage. De plus, l'expérience qu'ils ont acquise leur permet de connaître les régionalismes. Mais ils ont naturellement beaucoup de mal à adapter la langue à ce qui n'a pas encore été exprimé : langage de l'ordinateur, biosphère, futurologie, etc. Il leur est difficile de choisir entre les termes savants et les termes vulgarisés. (pour téléphone, il existe par exemple un terme savant : *hâtif* et un terme « roturier » : *tilifoun*) et sont quelquefois critiqués tant par les puristes que par les « vulgaristes ». De plus, ils sont gênés par les sigles et les abréviations. En effet, alors que l'arabe a adopté quelques sigles (UNRWA, UNESCO, UNICEF, GATT), il en a rejeté la grande majorité. Quand un orateur cite trois ou quatre institutions telles que l'OIT, la FAO, l'OMS, l'OMM, l'interprète est obligé d'en donner les noms officiels, ce qui lui fait perdre beaucoup de temps. Enfin, interprètes et traducteurs ne peuvent pas toujours éviter les emprunts et les calques, mais il s'agit là d'un problème mondial. Le Professeur Etienne n'a-t-il pas dénoncé le français ?

Malgré toutes les difficultés que l'arabe rencontre, on peut dire qu'il s'est montré capable de rendre les idées et les choses que la civilisation contemporaine apporte aux hommes. Pour surmonter ces difficultés, les pays arabes ont déjà intensifié leur coopération en matière d'arabisation. Mais il faut que cette arabisation se fasse d'une manière plus méthodique et qu'elle bénéficie de l'appui des grands moyens d'information. On devrait reprendre aux autres langues, d'une manière plus rationnelle, les termes d'origine arabe. Il conviendrait surtout d'observer moins scrupuleusement les règles imposées par les grammairiens anciens d'autant plus qu'elles découlent d'un système où règne un certain arbitraire. Enfin, les mots savants composés d'éléments empruntés au grec et au latin doivent être adoptés car ils expriment la réalité d'une communauté de pensée, de science et d'une civilisation internationale.